

RUNE MICHAELS

# GENESIS ALPHA

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Nicole Hesnard

•  
MILAN



À Kjartan,  
*pour son amour, son soutien, son sens de l'humour,  
pour m'avoir aidée à gérer les moments de panique,  
secourue dans toutes les étapes de l'écriture,  
et pour avoir effectué des recherches sur les jeux vidéo  
avec une patience indéfectible.*

Merci...

À mon éditrice, Ginee Seo, et à son assistante,  
Jordan Brown, pour leur patience et leur bonne humeur,  
et aussi pour leurs lumineuses suggestions.

À mon agent, George Nicholson, pour sa fidélité  
et les encouragements qu'il me prodigue.

À tous ceux dont j'ignore le nom mais  
qui œuvrent en coulisse chez Simon and Schuster,  
avec courage et enthousiasme.

À Pam et à Sarah, mes premières lectrices  
et mes premières critiques, pour m'avoir accompagnée  
sans faiblir tout au long de mon projet.

À Ola, parce qu'elle a accepté de répondre  
avec gentillesse aux questions d'ordre médical,  
que je lui posais toujours dans l'urgence absolue.

À Pórunn, pour ses lumières sur l'obstétrique  
appliquée aux chattes.

À Jón Bjarni et Sigrún, pour leur excellente  
réactivité sur [critiquecircle.com](http://critiquecircle.com), et à Sara Elisabet,  
simplement parce que c'est Sara.

À ma famille : Tristan et Tamíla pour  
leurs ronronnements apaisants, et Kjartan qui connaît  
mille façons affectueuses de me dire qu'il est temps  
d'arrêter de gémir et de commencer enfin à écrire.



# UN

Le jour où c'est arrivé, on était en train de jouer à un jeu vidéo.

*Genesis Alpha*. Le jeu le plus génial du monde ! On se promène dans un univers gigantesque, peuplé de milliers d'individus de toutes les origines possibles. On peut y livrer des batailles dans l'espace ou se battre à l'épée, se mesurer à des extraterrestres mais aussi à des elfes, découvrir des planètes ou bien des mondes souterrains. Il m'arrive d'y passer des heures, surtout quand je fais équipe avec mon frère Max.

Moi, je joue à la maison, après l'école ; lui, dans un bâtiment quelque part sur le campus. Il est plus âgé que moi et il est déjà à la fac. Le jeu nous permet de rester en contact.

Ce jour-là, on se battait contre les Kreepz. Ils avaient réduit en esclavage tous les habitants de Yartan 3 et les gardaient prisonniers dans des mines très profondes d'où ils extrayaient des métaux précieux. Il y avait donc à la clé un énorme trésor : de la yartanite et des diamants noirs.

Le réseau souterrain était immense, mais à part les gros méchants à l'entrée, les Kreepz qui montaient la garde au fond de la mine n'étaient pas si coriaces que ça. On s'est donc

séparés. Alezander (c'est l'avatar de Max) s'est occupé du flanc est, et m'a laissé l'ouest. Il avait sa hache pierre-de-sang, et moi mon *mana* glaive. Ce qui est super avec *Genesis Alpha*, c'est qu'on peut voyager en vaisseau spatial ou patrouiller dans des villes, mitrailleuse à la main. En revanche, sur les planètes primitives, on porte une cotte de mailles et on se bat avec une épée ou une arbalète. On dispose toujours des armes les mieux adaptées.

J'ai déboulé dans le souterrain, j'ai transpercé de nombreux Kreepz et déverrouillé toutes les portes pour libérer les esclaves. Ils m'ont remercié avant de filer. Je me suis dirigé vers la sortie, le sol était toujours jonché des cadavres des Kreepz, et j'ai attendu Alezander.

À chaque fois, on partageait les gains. Max en avait décidé ainsi. En fait, pour être juste, il aurait dû avoir la plus grosse part. Il joue à *Genesis Alpha* depuis plus longtemps que moi et son personnage est plus grand et plus fort que le mien. Mais d'après lui, ce serait trop compliqué, alors on entasse le butin, on met de côté les trucs intéressants, on vend le reste et on se partage l'argent.

Alezander n'a pas réapparu.

Il était toujours connecté, mais il n'a pas répondu à mes messages. Alors, je suis retourné dans le souterrain pour voir ce qu'il fabriquait.

J'ai trouvé Alezander dans une salle de garde, entouré de Kreepz morts. Il restait immobile sous les coups inoffensifs d'un petit Kreepz. En toute hâte, je suis allé vérifier son statut.

Alezander était bien là, mais pas Max. Quand vous éteignez l'ordinateur sans fermer le programme, votre personnage se transforme en statue et si vous ne reprenez pas le jeu tout de

suite, il se recouvre de mousse. C'est très drôle. Si vous restez longtemps sans jouer, la statue finit par être couverte de crottes d'oiseaux et de graffitis et enfin, elle se désagrège, petit à petit. La mousse n'avait pas encore commencé à pousser sur Alezander, mais il ne clignait plus des yeux. Il n'était donc plus en ligne. Ça ne m'a pas inquiété. Ça s'était déjà produit. Ses copains l'avaient sans doute rejoint, et il avait dû quitter l'ordinateur. Il avait appuyé sur « arrêt » sans prendre le temps de dire au revoir. Ou bien il était en cours et il avait voulu se cacher du professeur. Je trouvais ça frustrant qu'il abandonne le jeu au beau milieu d'un truc important, sans rien dire. Cette fois, on avait prévu d'utiliser le trésor pour acheter des mines et des munitions avant de partir tout de suite vers la Montagne empoisonnée. On avait un objectif à atteindre depuis le week-end précédent.

Ce ne serait pas pour cette fois. J'ai donné un coup de pied à la statue d'Alezander et regagné mon vaisseau spatial pour une mission en solo.

Deux heures plus tard, le téléphone a sonné. En bas, maman a répondu.

Et tout a basculé.

– Mon Dieu, Max, qu'est-ce qui t'arrive ?

Maman hurlait dans le téléphone, assez fort pour que je l'entende de ma chambre malgré la porte fermée, assez fort pour me déconcentrer. Max ne téléphone pratiquement jamais à la maison et maman ne hurle pratiquement jamais. Il y avait forcément un problème. À toute vitesse, j'ai quitté la ville en ruines, sous les tirs d'une horde de Milas fous de rage, sauté dans mon engin spatial et fermé le jeu. Je suis allé me poster en haut de l'escalier pour écouter.

Maman était debout devant le bureau ancien, près de la cuisine, là où on a gardé un téléphone d'avant le Déluge, avec un cadran qui tourne. Elle a dit quelque chose à Max, mais je n'ai pas compris. Papa est apparu à la porte de la cuisine, sa tasse favorite à la main. C'était un cadeau de Max pour une fête des Pères. On y voit la tête de Freud et une inscription : *Parfois le café n'est rien d'autre que du café, sauf quand c'est du thé.*

– Quoi ? a demandé papa en voyant l'expression de maman. Il s'est précipité vers elle, et quelques gouttes de café ont jailli de la tasse.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

Maman a secoué la tête et s'est retournée en marmonnant quelque chose dans le combiné. Je n'ai saisi qu'un seul mot : Max. Elle parlait d'un ton pressant, mais trop bas pour que je comprenne. Quand elle a raccroché, elle s'est appuyée sur le bureau des deux mains et elle a pris une profonde inspiration.

– Laura ? Qu'est-ce qui se passe ? a insisté papa.

J'ai fait un pas vers les marches. Papa a repris :

– Est-ce que Max va bien ?

– Je ne sais pas, a répondu maman d'une voix faible.

– Mais qu'est-ce qu'il t'a raconté ?

– Il a... On l'a... arrêté.

J'en ai eu le souffle coupé. Une fois, sur la colonie Dak, Alexander s'est fait enfermer dans une cellule. J'ai failli me faire tuer avant de réussir à vaincre les gardes : aucun explosif ne venait à bout de cette porte. J'ai dû dépenser une fortune pour acheter des crochets bio-ioniques.

La tasse de papa a cogné contre la table.

– Arrêté ? Pour quelle raison ?



– Je ne sais pas, il ne m’a pas dit. Il avait l’air... affolé, perdu. Il m’a demandé de lui trouver un avocat.

Maman s’est pris la tête à deux mains et a regardé papa d’un air hagard.

– On connaît un avocat ?

Je les ai accompagnés au commissariat. Je ne leur ai pas demandé leur avis, je suis sorti en même temps qu’eux et je me suis assis sans un mot à l’arrière de la voiture. Ça a marché. Ils étaient trop préoccupés par l’histoire de Max pour m’empêcher de venir.

– Je me demande bien ce qu’ils lui veulent, a dit maman.

Elle était à la place du passager. Quand tout va bien, elle a déjà tendance à conduire trop vite, alors quand elle est bouleversée, il vaut mieux ne pas lui laisser le volant.

– La drogue, Jack ? Tu crois que c’est une histoire de drogue ?

Max, une histoire de drogue ? Cette idée m’a paru comique. J’ai d’ailleurs dû rire tout haut, car papa m’a jeté un regard noir dans le rétroviseur. Mais c’était vraiment comique. Max ne boit pas d’alcool, jamais. Et il trouve stupide d’avalier des trucs qui vous embrouillent les idées. Il veut être capable de contrôler son cerveau en toutes circonstances.

On est arrivés à la prison. Et je n’ai plus eu envie de rire. Plus du tout.

Max est en détention provisoire depuis trois semaines.

Presque un mois.

Il peut se passer beaucoup de choses en un mois.

Mon anniversaire, par exemple ; même si personne ne l’a remarqué. J’ai 13 ans maintenant.

J’en avais 12 quand la fille est morte.

Au début, quand tout a commencé, j'étais l'un des dix.

Bon, on était peut-être neuf. Ou sept. Ou bien onze. Je ne sais pas. Mais un parmi dix, ça sonne bien, alors j'ai toujours imaginé ça comme ça.

Dix embryons, trois jours après que les gamètes (l'ovule de ma mère et un spermatozoïde de mon père) eurent fusionné dans un tube à essais. Dix paquets d'environ huit cellules chacun, placés dans une boîte à l'intérieur d'un laboratoire stérile rempli de médecins en blouses blanches penchés sur du matériel scientifique.

Et ils me regardaient, moi.

Moi et mes neuf frères et sœurs – pour dire vrai, pas tout à fait des frères et des sœurs, puisque nous n'étions encore que des cellules indifférenciées, pas vraiment des personnes.

Comme elle est biologiste et qu'elle travaillait dans ce laboratoire, je m'imagine toujours ma mère dans l'équipe des blouses blanches. Mais non. Elle était à la maison, bourrée d'hormones et d'angoisse, elle m'attendait, elle m'espérait.

Je sais comment ça s'est passé. Je l'ai lu dans des revues et maman me l'a expliqué. Dans ma tête, tout est clair, comme si j'avais assisté au processus du début à la fin.

En fait, j'étais bien là. Mais je n'avais pas encore d'yeux, ni de mains, ni de cœur, ni de cerveau. Je n'étais qu'une petite bulle d'ADN.

Les biologistes ont prélevé une cellule sur chacun des dix embryons. Ils nous ont tripotés jusqu'à ce que les cellules se détachent les unes des autres. Ils ont fait des tests génétiques sur ces minuscules cellules et examiné soigneusement leur noyau pour savoir si certains d'entre nous étaient compatibles avec mon frère. En tant que collègues et amis de ma mère, ils savaient à quel point leur travail était capital. Ils

ont donc dû être fous de joie en me trouvant. Ils m'ont sûrement souri à travers le microscope électronique, tout heureux à la pensée de pouvoir sauver mon frère.

Ensuite, ils m'ont laissé grandir encore un peu, et ils m'ont placé dans l'utérus de ma mère. Mon cœur et mon cerveau ont commencé à se développer. Puis sont venus des coudes, des orteils et aussi des doigts palmés et une queue. Plus tard, j'ai perdu ma queue, j'ai eu des paupières et des empreintes digitales, j'ai aspiré de l'eau, sucé mon pouce et attrapé des hoquets qui faisaient rire ma mère au chevet de Max. Il ouvrait de grands yeux lorsque maman lui faisait mettre la main sur son ventre et qu'il sentait mes coups de pied.

À 8 mois, 8 au lieu de 9 parce que mon frère ne pouvait plus attendre, ils ont ouvert le ventre de ma mère et je suis né. J'étais un vrai bébé avec tout ce qu'il faut là où il faut, une vraie personne. J'étais le sauveur de mon frère.

J'ai sauvé la vie de mon frère le jour même où je suis né. Quelques minutes après que j'ai fait irruption dans ce monde, du sang a été prélevé dans mon cordon ombilical. Ils en ont extrait des cellules souches et les ont injectées à Max pour remplacer les cellules qui avaient été détruites par la chimiothérapie et les rayons.

Ça a fonctionné. Il y a maintenant treize ans que mes cellules l'ont guéri. Et il va bien, il n'a plus de maladie mortelle, il est en bonne santé.

Sans moi, il n'existerait pas. Sans lui, je n'existerais pas.

Nous sommes plus que des frères.



# DEUX

On a d'abord attendu dans une pièce aux murs jaunes dont la peinture était écaillée. Puis on nous a fait asseoir dans un bureau et des inspecteurs nous ont posé des questions. À moi aussi, ils ont posé des questions : sur Max, sur ce qu'on faisait ensemble, à quels jeux on jouait, qui étaient ses amis. À ce moment-là, papa s'est levé d'un bond en hurlant qu'il nous fallait un avocat, à nous aussi. Les journalistes, déjà informés de l'affaire, nous attendaient dehors. Heureusement, l'avocat de Max nous a fait sortir discrètement par une porte qui donnait sur l'arrière.

Pendant le trajet de retour, personne n'a ouvert la bouche. Il était tard. Nous étions à bout de forces tous les trois, et tellement nerveux que l'air semblait vibrer autour de nous.

On n'avait même pas vu Max.

Par la vitre, je regardais la danse des ombres sur les trottoirs, et ça me rappelait ce que je voyais quand j'étais petit, perché sur mon rehausseur. J'adorais m'asseoir sans rehausseur pour faire comme les adultes, mais du coup, je ne voyais pratiquement pas la route, et ça me donnait mal au cœur. Parfois, Max me laissait changer de place avec lui, sans que les parents s'en aperçoivent, ou du moins ils faisaient sem-

blant. C'était génial. Je restais assis, comme un grand, et je me dévissais le cou. Max se recroquevillait sur mon rehausseur, sa tête touchait presque le toit et quand nos yeux se croisaient, on échangeait des sourires complices. On avait conscience de partager un secret, là, juste dans le dos de nos parents.

J'adorais partager des secrets avec mon grand frère.

Je ne peux pas croire que ça nous arrive à nous.

Je sais de quoi Max est accusé. Quand la fille a été retrouvée, l'affaire était dans tous les journaux depuis des semaines. Je sais comment elle s'appelait. À la télé, ils ont passé des vidéos où on la voyait rire et s'amuser au milieu de sa famille. Je suis au courant de ce qui lui est arrivé. Elle habitait près de chez nous, et quand son corps a été retrouvé, il y a deux mois, tout le quartier a été bouleversé.

Mais ce n'est pas possible, ce n'est pas Max. Pour faire une chose pareille, il faut être diabolique. Si Max l'était, je le saurais. On ne peut pas vivre avec quelqu'un, grandir avec lui, et ne pas s'apercevoir qu'il est devenu mauvais. Si c'était le cas, quand est-ce que ça aurait commencé ? Au CE1 ? Au collège ? Au lycée ? À la fac ? Qu'est-ce qui peut transformer les gens à ce point ?

Je n'arrive pas à comprendre comment quelqu'un de bien peut devenir mauvais. Je me demande si on naît mauvais. Dans ma tête, passent et repassent des images de bébés rampant un couteau à la main, un rictus machiavélique sur leur visage potelé, et je trouve ça grotesque.

C'est impossible. Je suis sûr que la police se trompe. Le mal n'a pas de nom ni de visage, il est sombre, sinistre et n'appartient pas à notre monde. Ou alors, il est laid et tordu, comme

les monstres que je rencontre dans *Genesis Alpha*. Mais ce n'est pas quelqu'un qui vit sous votre toit, plaisante et rit et trouve toujours le cadeau d'anniversaire idéal.

Papa et maman discutent. Ils parlent fort et vite, d'avocats, de journalistes, de plan, de stratégie. Je les entends prendre de longues inspirations et toutes les cinq minutes, l'un dit à l'autre de ne pas paniquer. J'appuie le front contre la vitre fraîche, je ferme les yeux et laisse les voix planer. Mon cerveau arrête les mots, et seules m'arrivent des vagues sonores, en forme de mélodie.

Ce qui m'ennuie le plus, c'est que je vais devoir jouer tout seul à *Genesis Alpha* ce week-end. Max et moi, on joue ensemble tous les week-ends. On ne rate jamais ce rendez-vous. Le samedi, on se lève tôt, moi à la maison, lui à l'université, et on joue de 8 heures du matin à 2 heures de l'après-midi. Maman n'aime pas que je passe tout mon temps sur l'ordinateur. Elle essaie toujours de me rationner, mais Max m'a donné un bon plan. Il m'a dit avec un grand sourire :

– En tant qu'ados, on est censés adorer faire la grasse matinée. Alors fais croire à maman que tu dors et elle te laissera tranquille. Mets tes écouteurs, comme ça elle n'entendra pas le son, et reste en pyjama. Si elle vient te casser les pieds, tu n'auras qu'à dire que tu viens de te réveiller.

Ça m'a fait rire. Maman rouspétait toujours après Max quand il dormait jusqu'à midi. Avec le recul, je me demande s'il n'était pas en train de jouer à l'ordinateur.

Je serre les poings, j'aimerais frapper sur les mauvaises pensées qui envahissent mon cerveau pour les obliger à sortir. Je ne veux plus penser à tout ça.

Max. Mon frère. Victime d'une terrible bavure policière. Ça aurait aussi bien pu m'arriver, à moi, ou à n'importe qui.

– Josh, tout va bien derrière ? demande papa.

Maman se tord le cou. Je secoue la tête.

– Bien, juste un peu fatigué.

– La journée a été longue, dit maman, ça ira mieux demain.

Elle essaie d'accrocher un sourire sur son visage tendu par l'angoisse.

– Tu as été super aujourd'hui, mon cœur. Tu as réagi avec beaucoup de courage, et franchement il y avait de quoi paniquer.

Je grimace vers mon reflet à peine visible dans la vitre et j'ai envie de leur dire que je ne suis plus un bébé. Je sais ce qui est arrivé à Karen Crosse, j'ai suivi l'affaire dans les journaux. Des choses horribles, pour de vrai, pas comme dans tous ces films d'horreur où on sait que les acteurs font semblant. J'ai l'habitude de ce genre de violence, celle qui est artificielle. J'ai lu des livres avec du sang et des horreurs à chaque page et j'ai joué à des jeux vidéo où les cervelles viennent s'écraser contre l'écran.

En fait, je n'aime pas particulièrement les jeux sanglants. Ce que j'aime, ce sont les jeux avec un scénario et des héros, des aventures et beaucoup de gentils et de méchants. Au début de *Genesis Alpha*, on est complètement neutre. Tout dépend de la façon dont on mène le jeu, des décisions qu'on prend. Il faut faire des choix. Parfois, on est obligé de commettre une mauvaise action pour obtenir un truc spécial ou conquérir un territoire. Par exemple, dans la Quête du Sceau de feu, vous devez vous introduire chez des gens, et si vous n'arrivez pas à vous faufiler sans vous faire prendre, ils vous



attaquent parce que vous êtes entré chez eux par effraction. Si vous voulez achever la quête, vous devez les tuer.

Je n'y suis pas arrivé du premier coup. Je n'aime pas utiliser la violence, ça me perturbe.

Alezander aussi préfère être un gentil. Il ne passe pas son temps, comme certains, à massacrer des animaux errants ou de paisibles citoyens. Il ne tue que les ennemis ou les méchants.

Je respire un bon coup en réalisant l'importance de cette remarque. C'est quasiment une preuve. Si Max était un tueur psychopathe, il aimerait faire des choses horribles. Et son personnage aussi serait horrible.

Mais je suppose que, pour la police, ce ne serait pas suffisant.

Des voitures sont garées tout le long de la rue, comme quand il y a une grande fête chez quelqu'un, un mariage par exemple. Plus nous approchons de la maison et plus notre horizon est bouché par la foule qui se presse.

Des reporters, et derrière eux, des voisins, des amis, des inconnus.

Des dizaines de curieux, des centaines peut-être.

Maman reste la bouche ouverte. Papa lâche un gros mot. Nous pénétrons dans le garage. Par la vitre arrière, je regarde la porte se refermer sur nous. Je suis presque surpris que personne, parmi cette meute hurlante, ne nous ait suivis jusque-là. Je suppose que ce serait illégal et la majorité des gens respectent la loi.

En sortant de la voiture, maman bredouille quelque chose, elle a comme un hoquet, on dirait qu'elle sanglote. Papa claque sa portière, ouvre la mienne, met un bras autour de

mes épaules et nous suivons maman à l'intérieur. J'entends les téléphones sonner. Que se passerait-il si je ressortais pour me donner en pâture aux reporters et aux vautours ? Ils me tailleraient en pièces ? J'ai souvent vu à la télé des vedettes ou des politiciens cernés par une horde de journalistes qui poussent dans tous les sens en hurlant. À chaque fois, je me demande ce qui se passerait si la personne en question restait muette, immobile comme la statue d'un personnage déconnecté de *Genesis Alpha*. Est-ce que les journalistes continueraient à gesticuler et à crier ? Ou bien finiraient-ils par se taire en attendant que la statue ouvre la bouche, même pour dire n'importe quoi ?

Si je voulais, je pourrais tenter l'expérience à l'instant même.

Papa et maman ferment tous les rideaux. Ils n'allument aucune lampe.

– Va au sous-sol, mon cœur, m'ordonne maman, au moment où je passe devant elle pour aller dans ma chambre. Si tu montes tout de suite, ils vont te voir par la fenêtre. Ne leur faisons pas ce plaisir. Ils finiront par se fatiguer et partir.

– Nous avons droit à notre quart d'heure de célébrité, dit papa une fois que nous sommes réfugiés au sous-sol, là où se trouve notre home cinéma.

Là, il n'y a ni fenêtres ni téléphone. Pourtant, on en entend plusieurs sonner d'ici. Nos trois téléphones fixes. Et aussi nos portables. Même le mien s'est mis à sonner sans arrêt quand nous étions à la prison. Je l'ai éteint.

Maman pleure, papa se tait. Il a passé son bras autour d'elle, mais il n'essaie pas de la consoler. Et ça, c'est bizarre. Papa se trouve rarement à court de mots. Il est professeur à la fac et adore enseigner. Son travail consiste à parler toute la journée, et quand il rentre à la maison, il continue.

– On va tirer les choses au clair, finit-il par dire. Il ne faut pas qu'on s'écroule, Max a besoin de nous.

Maman sort un mouchoir de sa poche; elle en a pris plein dans la boîte sur le bureau du policier. Elle se mouche.

– Tu as raison, Max a besoin de nous.

– L'avocat va tout arranger. Tu as entendu ce que ce policier disait... Il n'y a aucune preuve. Et pour cause. C'est un concours de circonstances, il s'est seulement trouvé au mauvais endroit au mauvais moment. Ils ne peuvent pas le garder longtemps. Avec un peu de chance, il sera à la maison demain.

Maman acquiesce. Elle regarde autour d'elle.

– Ça pourrait être pire, remarque-t-elle avec philosophie.

Je mets quelques secondes à réaliser qu'elle parle de la maison, pas de la situation de Max. La police avait un mandat. Elle est venue chez nous en notre absence. Elle cherchait des preuves.

Je n'écoute pas maman qui me crie de ne pas quitter le sous-sol et je monte dans ma chambre quatre à quatre. La porte est entrebâillée et moi je ne la laisse jamais ouverte. Je ferme toujours quand je pars, pour que les chats n'entrent pas. Ils ne me dérangent pas lorsque je suis à la maison, mais tout seuls, ils risquent de faire des bêtises avec l'ordinateur : débrancher les câbles, par exemple, ou marcher sur le clavier. Une fois, Clic a réussi à fermer *Genesis Alpha* en plein milieu d'une de mes missions, en posant ses pattes juste sur la mauvaise touche. Depuis ce jour-là, les chats n'ont plus le droit de monter sur mon bureau.

Je pousse un peu la porte, et je jette un coup d'œil. Ma chambre est toujours en désordre. Très en désordre. Max me faisait des remarques quand il rentrait de la fac. Lui,

il est très soigneux et très organisé. Pas moi. Maman n'arrête pas de râler sur l'état de ma chambre, en la comparant à celle de Max quand il avait mon âge. Je ne fais pas exprès d'être désordonné. Je n'y peux rien. Même quand j'essaie, je n'arrive jamais à garder les choses rangées. Ma chambre se dérange toute seule.

J'entre, et tout de suite je remarque la poussière. Mais ce n'est pas de la poussière ordinaire. Mon bureau, mon clavier, le rebord de la fenêtre, tout est recouvert d'une poudre grise. Il y en a partout. C'est la poudre utilisée par la police pour relever des empreintes.

En voyant l'état de la pièce, je suis obligé de m'appuyer contre l'encadrement de la porte, qui se referme derrière moi. Ils ont fouillé partout, posé leurs mains sales sur toutes mes affaires, ouvert les tiroirs, feuilleté mes magazines, vidé mon armoire à vêtements et soulevé mon matelas. À l'heure qu'il est, tous mes secrets doivent être exposés dans un dossier.

Mes yeux se posent sur le bureau. Le clavier est toujours là. L'écran aussi. Ainsi que la souris et les haut-parleurs.

Mais ils ne servent plus à rien.

Sous le bureau, un espace vide. Et un rectangle de moquette plus clair.

Ils ont pris mon ordinateur. La police a saisi mon ordinateur.

J'ai un coup au cœur quand je réalise les conséquences : je vais rater la bataille de ce soir. Depuis une semaine, mon équipe organise une attaque contre le gang des Bandits bleus. Nous avons mis au point un plan détaillé pour décider du rôle de chacun. Je suis censé partir en reconnaissance avec mon nouveau croiseur de guerre furtif. Mes copains comptent sur moi. Je suis le seul à pouvoir passer inaperçu. Et je vais les laisser tomber.

Une rage soudaine me brûle la poitrine. Je suis furieux après Max.

Mais il n'y est pour rien.

J'ouvre à toute volée la porte de l'ancienne chambre de Max. Je reste en équilibre sur le seuil, et quand je vois le carnage, je manque de m'écrouler. La pièce est sens dessus dessous. C'est encore pire que dans ma chambre. Ils ont étalé ses magazines d'informatique sur son lit, arraché ses posters, écarté les meubles du mur et éventré son matelas.

Et, bien sûr, son vieil ordinateur a disparu. De toute façon, ça n'aurait rien changé : il date de quatre ans et ne serait pas assez puissant pour jouer à *Genesis Alpha*.

Je redescends péniblement les marches. Sans mon ordinateur, ma chambre ne présente plus aucun intérêt. Juste pour être sûr, je jette un coup d'œil dans le bureau de papa. C'est aussi celui de maman, en principe, mais elle n'y va pas souvent. Elle préfère laisser son travail au labo.

Là aussi, les deux ordinateurs ont disparu.

Mes parents sont toujours au sous-sol. Ils sont assis sur le canapé, dans les bras l'un de l'autre. Je ne fais aucun commentaire sur la pagaille qui règne en haut. Je m'affale dans un coin, dans le fauteuil où, petit, j'écoutais maman me lire des histoires, et où Max s'asseyait quand, le week-end, on regardait la télé, rien que nous deux. Il se mettait dans le fauteuil, et je m'allongeais par terre, en pyjama. Quand je commençais à somnoler, il montait le son pour me réveiller.

– Comment peuvent-ils croire qu'il a fait ça ? murmure maman.

Elle ne quitte pas des yeux une photo de Max, accrochée au mur. La photo de sa remise de diplôme.

– Max... notre Max. Comment peut-on le soupçonner d'avoir fait une chose pareille ?

– C'est vraiment arrivé et il a bien fallu que quelqu'un le fasse, dit papa.

Maman pose ses poings sur ses yeux et appuie de toutes ses forces.

– Oui, il a bien fallu que quelqu'un le fasse, répond-elle. Mais on parle de Max, Jack. Notre petit garçon à nous. Comment imaginer que Max ait fait une chose pareille ?

– Ils ne le connaissent pas aussi bien que nous. Eux, ils savent qu'un crime a été commis, et il l'a été par le fils de quelqu'un.

Papa fait un geste. Maman baisse la voix, mais pas beaucoup.

– Les monstres naissent dans de mauvaises maisons, continue-t-elle, de mauvaises familles, ils sont mauvais dès le départ... Ce n'est pas du tout le cas de Max ! Comment peuvent-ils se tromper à ce point-là ? Nous lui avons donné un bon toit, une bonne éducation... Il s'est toujours bien conduit.

Papa est sur le point de répondre quelque chose et je retiens mon souffle. Je ne reprends ma respiration que quand il referme la bouche sans rien dire. Il a la manie de se faire l'avocat du diable. Il a une façon tordue et totalement exaspérante de voir les choses. Pour lui, une histoire doit toujours être examinée sous tous ses aspects. Là, il ne s'y risque pas.

– Bien sûr, bien sûr, lâche-t-il finalement en haussant les épaules. Il est innocent. Mais eux, ils ne peuvent pas le savoir. Toutes les familles pensent que leurs fils sont innocents.

– Mais Max l'est vraiment, innocent ! crie ma mère. Il n'a rien fait. Seul un psychopathe peut faire une chose pareille,

non ? Bon, réfléchissons. Il y aurait forcément eu des signes avant-coureurs.

Elle est de nouveau debout, et elle marche de long en large. Elle continue :

– Pour les psychopathes. Il doit bien exister des signaux d’alerte quand ils sont petits ?

– Oui, la fameuse trinité : le pipi au lit, la tendance à la pyromanie et la cruauté envers les animaux, répond papa.

– Bon, Max a fait pipi au lit longtemps, mais il était malade. Ça ne compte pas. Et il n’a jamais mis le feu.

– Il aimait bien jouer avec le feu. Il adorait jouer avec des allumettes, tu te rappelles ? se souvient papa.

– Oui, mais tous les enfants en passent par là. Il n’a jamais allumé de feu sans permission.

– C’est vrai.

– Il n’a jamais fait de mal à un animal.

– Non, pas à notre connaissance, conclut papa.

Maman élève des chats abyssins. Aussi loin que je me souviens, j’ai toujours vu des chats et des chatons à la maison. Au moins un dans chaque pièce. C’est en tout cas l’impression qu’ils donnent, parce qu’ils essaient de vous suivre partout. Ils aiment la compagnie.

Maman se baisse et prend Clic dans ses bras. Elle le serre trop fort.

– Que veux-tu dire par « pas à notre connaissance » ? demande maman.

Sa voix frise l’hystérie. Elle insiste :

– Tu insinues quelque chose ?

– Non, rien de spécial, dit papa en soupirant bruyamment. Excuse-moi. J’ai été maladroit, comme d’habitude. Je ne sais pas ce qui m’a pris.

– Max adore les chats. Notre tout premier chat était pour lui, tu te rappelles ? Il voulait un chat depuis longtemps. Nous avons fini par lui en offrir un, pendant une de ses rémissions. Il adorait Moritz, tu te souviens, non ? Et il a été complètement bouleversé quand il est mort.

Papa hoche la tête.

– Ne t’inquiète pas, Laura. Tu as entendu... Ils ne détiennent que des preuves circonstanciées. Ils n’ont rien de tangible. Il suffit que quelqu’un fournisse à Max un bon alibi et ils le relâcheront. Et même sans ça, ils n’ont pas assez d’éléments pour le garder longtemps. Tout va s’arranger. Tu verras.

Clic s’est échappé des bras de maman. Il saute sur mes genoux, s’installe confortablement et commence à ronronner. Mes parents continuent de discuter, sans faire attention à moi. Ils savent pourtant que je suis là. Je ne me cache pas. Mais ils font comme si j’étais ailleurs. Quand ils se souviennent de ma présence, ils essaient de m’inclure dans leur conversation, en me donnant une petite tape sur l’épaule. Mais rapidement, ils m’oublient et reportent toute leur attention sur Max. Je suppose qu’il en sera ainsi jusqu’à ce que tout redevienne normal. Lorsque Max sera de nouveau à l’université et le véritable tueur derrière les barreaux. Pour le moment, Max prend toute la place ; il est enfermé dans une cellule, et pourtant il est présent ici aussi. Il occupe chaque centimètre carré de notre esprit.

Maintenant, maman observe une autre photo, placée juste à côté de celle de la remise des diplômes. Elle montre Max, malade, un peu avant ma naissance. Il est mourant. Personne ne savait s’il pourrait attendre le traitement, s’il ne mourrait pas avant que j’arrive. Mais il a tenu. Jour après jour. J’ai mené la vie dure à maman pendant des mois. Elle était sans



force, nauséuse et épuisée. Parfois elle et Max vomissaient en chœur. Elle avait besoin de sommeil et elle était incapable de passer ses nuits au chevet de Max, comme avant. Mais quand elle l'embrassait dans son lit d'hôpital pour lui souhaiter bonne nuit, elle était terrifiée à l'idée qu'elle ne le reverrait peut-être plus jamais.

Max a le visage tout blanc. Aussi blanc que les draps de son lit. Il est complètement chauve et n'a plus que la peau sur les os ; on dirait un vieux. Avec ses immenses cernes autour des yeux, il a l'air à bout de forces.

Max a horreur de cette photo. Mais papa et maman aiment bien pouvoir la regarder. Elle leur rappelle le miracle. Le miracle de la guérison de Max. Avant, elle était dans le salon, à côté d'une autre photo de Max en pleine forme, prise un an plus tard. Mais il ne supportait pas de se voir comme ça, et un jour, il l'a déchirée. Maman en a fait refaire une et l'a mise dans sa propre chambre. Quand Max est parti à l'université, la photo s'est retrouvée sur un mur du sous-sol. Lorsqu'il revient, mes parents la retirent et la rangent dans un tiroir. Max le sait. Quelquefois, ils oublient de la décrocher, ou bien il arrive à l'improviste. Il ne l'a pas encore déchirée. Il fait comme s'il ne la voyait pas, pourtant il la déteste.

Un jour, il m'a dit en contemplant le cadre d'un air dégoûté :  
– Si papa et maman ont envie de garder ces moments-là en mémoire, grand bien leur fasse, mais franchement, je ne vois pas pourquoi. C'était horrible.

Il a fait un pas vers la photo, comme pour la retirer, puis il a hésité. Il a seulement tendu le bras vers elle, sans la toucher.

– En fait, j'ai vraiment l'impression que cet enfant-là est mort, tu sais. Ce n'est pas moi. C'est un petit garçon malade. Il est mort dans ce lit d'hôpital. Il n'a jamais grandi.

– Tu as tout oublié ?

Max m’a regardé sans me voir, avec l’air de penser à autre chose.

– Non, je n’ai pas oublié. Je me souviens de tout. J’étais dans mon lit et je pensais à la mort. Les parents m’avaient expliqué. La mort. Je savais que j’allais mourir. Ils ont essayé de me le cacher pendant longtemps, mais je savais depuis un bon moment qu’il n’y avait pratiquement plus d’espoir. Quand j’ai demandé comment ça se passerait après, ils m’ont dit que j’irais au ciel.

Il a secoué la tête.

– Au ciel, tu te rends compte ?

– C’est bizarre, ai-je commenté. Pourtant, ils ne croient pas à ces choses-là.

Max a haussé les épaules.

– Ils devaient trouver cruel de dire à un petit garçon qu’il allait être placé sous la terre, et se transformer en poussière. Alors, ils se sont servis de la religion pour m’expliquer ça en douceur.

Sa voix était lourde d’ironie.

– Et puis tu es arrivé, Josh. Tu as fait mieux que la religion. Tu m’as purifié. Ils ont détruit tout ce qui ne fonctionnait plus et ils ont mis à la place tes cellules de petit bébé sans défaut. En me donnant du poison. Tu sais, la chimiothérapie, les rayons. Ils m’ont empoisonné pour tuer chez moi tout ce qui était possible sans me tuer entièrement. Et tes cellules ont remplacé les miennes.

J’ai protesté :

– Ils ne t’ont pas détruit, toi, mais le cancer.

– Le cancer, oui, et une foule d’autres choses en même temps. Mes cheveux, par exemple. Et tout le reste. Ce qui

me rendait si malade en permanence, ce n'était pas le cancer, mais la chimio et les rayons. Non seulement ils ne m'aidaient pas à guérir, mais mon état s'aggravait à cause d'eux.

Il a haussé les épaules une nouvelle fois et il a ajouté :

– Par moments, je me demande pourquoi ils se sont donné tout ce mal.

– Le traitement a ralenti le cancer, sinon tu serais mort avant que... avant qu'ils trouvent une solution.

J'avais l'impression de me défendre, de justifier mon existence.

Max s'est mis à rire. Il m'a attiré vers lui brutalement. Son bras étreignait mes épaules. En m'ébouriffant les cheveux, il m'a dit :

– Tu as raison, Josh. La solution pour me guérir, ils l'ont trouvée. C'était toi. Merci.



# TROIS

Le lendemain de l'arrestation de Max, lorsque j'ouvre les yeux, tout est normal. Du moins, au début. Comme tous les jours, je me réveille deux minutes avant la sonnerie du réveil, et je fixe le plafond, en me demandant combien de temps ces deux minutes-là vont durer. Ce n'est pas toujours pareil. Parfois, elles passent à la vitesse de l'éclair, d'autres fois elles durent une éternité.

Donc, pendant un court instant, les secondes s'égrènent normalement. Mais tout à coup, je me rappelle que rien n'est plus comme avant. Le monde autour de moi bascule et je me retrouve la tête en bas. Le plafond est en dessous de mon lit et j'ai le vertige. Je me demande où Max peut bien se trouver en ce moment précis, et quel plafond il contemple.

Mais, même dans un monde où plus rien n'a de sens, il faut aller en classe, et quand le réveil sonne, je me force à sortir de mon lit et je m'habille. Je descends ; papa est assis dans la cuisine. Sa tasse nichée au creux de la main, comme d'habitude, mais au lieu du journal du jour, il lit une revue scientifique. En réalité, il fait semblant de lire. La preuve ? Le magazine est ouvert sur une page de pub.

Je m'assois.

– Bonjour, Josh, me dit-il.

Il appuie sur la reliure de la revue pour qu'elle reste ouverte.

– Comment fais-tu face, mon garçon ? Tu as dormi ?

Je réponds par une grimace, comme toujours lorsque papa s'adresse à moi dans son jargon de psy. Ce qu'il fait régulièrement. Tous les jours. Même lorsque mon grand frère ne vient pas de se faire accuser d'un terrible meurtre.

– Ça va, p'pa.

J'attrape les céréales et j'en verse un peu dans mon bol, juste assez pour éviter les réflexions. Papa me harcèle toujours le matin. Il me répète sans arrêt que le cerveau carbure au glucose, en pompant 20 % de la valeur énergétique des aliments que nous consommons. Je suis sûrement le seul garçon à subir un cours de neurochimie chaque fois que j'essaie de me dispenser de petit déjeuner.

– Ton cerveau a besoin de glucose, hurle-t-il quand je passe à toute allure devant la cuisine sans m'arrêter. Ne t'imagines pas que tu vas partir sans déjeuner !

J'ai beau gémir que je vais rater le bus, c'est toujours pareil, il me désigne une chaise en disant :

– Tu vas rater bien autre chose que le bus si ton cerveau tourne à vide. Assieds-toi et mange !

Bref, en matière de petit déjeuner, papa agit en véritable dictateur. Mon cerveau a besoin de glucose, mais je n'ai pas droit aux céréales enrobées de sucre. Allez comprendre. Je fais un tour d'horizon à la recherche du journal (j'ai l'habitude de piquer les pages du milieu, histoire d'avoir quelque chose à regarder en avalant mes céréales), mais je ne le vois nulle part.

– Tu peux te recoucher, si tu veux.

Je relève la tête.

– J’ai téléphoné au collègue et je les ai prévenus que tu n’irais pas aujourd’hui, explique-t-il.

– Hein ?

Pas facile d’articuler avec des céréales plein la bouche.

Papa frappe le magazine de la paume de la main, puis il serre le poing. Il ramasse le journal posé à ses pieds et le balance sur la table.

– Je ne peux rien faire pour te protéger de ça, Josh. Je voudrais bien, mais je n’y peux rien.

Je jette un coup d’œil. La photo de Max s’étale en première page. J’avais beau m’y attendre, ça me fait bizarre de le voir là.

Et tout d’un coup, elle me saute aux yeux.

Ma photo.

Oui, c’est bien moi.

Les journalistes l’ont prise hier à travers les vitres de la voiture.

Je garde les yeux fixés sur l’image aux contours granuleux. Au bout d’un moment, mon regard est attiré par le gros titre :

### LE BÉBÉ-MÉDICAMENT A SAUVÉ LA VIE À UN CRIMINEL

Aïe ! Je rapproche le journal pour mieux lire. L’article est long. Il continue dans les pages intérieures. Je lorgne vers les autres titres et je me doute de ce que je vais y trouver : les problèmes d’éthique posés par les bébés-médicaments, le danger de se prendre pour Dieu. L’arrestation de Max apporte de l’eau au moulin de ceux qui pensent que je ne devrais pas exister. Si on ne m’avait pas « créé », un assassin n’aurait pas eu la vie sauve, et Karen serait encore vivante.

*Ce n'est pas un hasard si cet individu a été malade dans son enfance, avance une personne interviewée en parlant de mon frère, c'était la volonté de Dieu. Et nous nous en sommes mêlés. Nous avons repoussé la main qu'Il tendait pour sauver cette fille...*

Donc, c'est ma faute.

J'abandonne ma lecture. Je repousse le journal, papa le ramasse et le jette sur la chaise où s'empilent les journaux de la semaine en attente de recyclage.

– Je suis désolé.

Il se passe les mains sur le visage. Il a l'air fatigué de quelqu'un qui n'a pas fermé l'œil.

– Comme tu peux le constater, poursuit-il, ça ne serait sûrement pas une bonne idée d'aller en classe aujourd'hui. Pas avec tout ce ramdam et les journalistes à l'affût. J'ai discuté avec la principale, elle va demander à tes professeurs de nous téléphoner pour te transmettre les devoirs de la semaine.

Je pousse un gémissement.

– Oh non ! Papa ! Je ne vois pas l'intérêt de sécher les cours si j'ai quand même du travail !

L'ombre d'un sourire apparaît sur son visage. Il me passe la main dans les cheveux et, par habitude, je me détourne. Alors, il me tapote l'épaule.

– Et l'entraînement ? Je peux quand même aller à l'entraînement de base-ball, non ?

Il secoue la tête.

– Il ne vaut mieux pas, Josh.

– Et les copains ? Je peux aller chez eux ? Ils peuvent venir à la maison ?

– Je ne sais pas. Il va falloir improviser selon les événements.

– Je pourrai retourner en classe bientôt ?



– J’espère la semaine prochaine. D’ici là, les choses se seront calmées. Nous avons fait appel à un cabinet de détectives privés. Ils vont prouver l’innocence de Max. Mais aujourd’hui, c’est repos.

Il respire profondément et reprend :

– Ta mère et moi avons pris quelques jours de congé. Nous avons beaucoup à faire. Pour commencer, nous allons voir Max. Une visite courte et sous surveillance. Enfin, nous le verrons, c’est déjà ça.

– Je peux venir ?

Papa hésite.

– Tu en as envie ?

– Bien sûr ! Je ne suis jamais entré dans une prison !

Il émet une protestation. J’essaie de me rattraper.

– Je voulais dire : je veux être auprès de mon frère.

Heureusement pour moi, papa n’a rien contre les arrières-pensées. D’après lui, elles sont le résultat d’un exercice mental complexe, un signe d’intelligence, même si parfois elles manquent d’amabilité.

– Mais c’est vrai que je me demande comment c’est à l’intérieur.

À nouveau, il secoue la tête.

– Pas aujourd’hui, Josh, le permis de visite est seulement pour ta mère et moi. Peut-être la prochaine fois, ajoute-t-il devant ma grimace de dépit. Je suis sûr que tu vas trouver à t’occuper pendant notre absence.

Pas de collège. Pas encore de devoirs. Je suis libre comme l’air. Je vais pouvoir rester sur *Genesis Alpha* toute la journée. Évidemment, tous mes copains sont en classe, et je ne trouverai personne par ici pour jouer avec moi. Mais en Europe, c’est déjà l’après-midi, et même le soir au Japon et

en Australie, je vais donc pouvoir contacter certains de mes équipiers étrangers. En continuant de mâchouiller mes céréales, je calcule les différents décalages horaires. L'idée de voyager dans l'espace toute une journée sans interruption me réjouit au plus haut point.

Mais tout à coup, ça me revient.

Mon ordinateur est devenu une pièce à conviction aux mains de la police scientifique et, en ce moment, quelqu'un est en train de le triturer dans tous les sens pour lui faire dire tout ce qu'il sait.

Il n'y a plus un seul ordinateur dans la maison.

J'ai envie de hurler, mais je me retiens et me contente de donner un violent coup de poing sur la table. Papa sursaute.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Mon ordi. Je ne peux pas aller sur *Genesis Alpha* sans mon ordi !

– Un jour ou deux sans *Genesis Alpha*. Quelle catastrophe !

– Mais oui, j'ai des projets en cours, des gens comptent sur moi... Quand est-ce que je vais pouvoir le récupérer ?

– Je n'en ai aucune idée. Bientôt, j'espère. Les policiers ne vont rien trouver dedans. Je leur poserai la question aujourd'hui, si je peux.

– Et je suis censé faire quoi en attendant ?

Il me regarde d'un air sarcastique.

– Je ne sais pas. T'installer devant la télé, comme on faisait dans l'Antiquité. Il y a aussi des tonnes de livres dans la maison. Ou tu peux nettoyer la cabane des chats, elle en a bien besoin. Et si tu t'ennuies vraiment, on te trouvera sûrement un tas de petits travaux.

Avec ce genre de menaces, papa arrive toujours à ses fins. Je réagis vite :

– C'est bon. Où est maman ?

– Dans le bureau. Diane est là, elles discutent.

Diane Ashe était une collègue de maman, au temps où elle travaillait au labo de génétique. Elle l'a aidée à tomber enceinte de moi, et maintenant maman ne jure que par elle. Diane a sauvé Max, et m'a offert en cadeau à mes parents. En échange, mon frère et moi sommes devenus ses cobayes. Une fois par an, aux alentours de mon anniversaire, elle s'emparait de nous pour effectuer toutes sortes de tests. La dernière fois, j'ai refusé de participer. Max, lui, a laissé tomber depuis longtemps. Cela a contrarié maman. Elle dit que Max et moi devons tous deux la vie au docteur Ashe, et le moins qu'on puisse faire, c'est de l'aider dans ses recherches.

– Qu'est-ce qu'elle fait ici, celle-là ?

Papa me jette un regard réprobateur. Il sait que je n'aime pas le docteur Ashe, et je crois même qu'il comprend pourquoi. Mais il n'admet pas que je le dise. Et quand je l'appelle le docteur Dur-à-cuire, comme Max l'a surnommée, il se met en colère. On voit bien que ce n'est pas lui qui a l'impression d'être étudié au microscope. Quand elle me regarde, on dirait qu'elle continue à voir une grappe de cellules transparentes, qu'elle peut décider de faire disparaître dans les toilettes ou dans la poubelle.

– Diane est une amie, Josh. Elle vous connaît depuis toujours, Max et toi. Elle est aussi malheureuse que nous. Elle espère pouvoir nous venir en aide. Elle a même proposé de te tenir compagnie aujourd'hui.

Pour le coup, je panique.

– Non, pas ça ! C'est déjà pénible de passer une journée sans aller sur *Genesis Alpha*, mais c'est encore pire de rester avec le docteur Dur-à-cuire !

Papa laisse échapper un petit rire las.

– Je sais bien, Josh, ne t’inquiète pas. Elle partira en même temps que nous.

Je soupire de soulagement.

– Ouf, merci papa, tu me sauves la vie.

Il pose les coudes sur la table et appuie le menton au creux de ses mains.

– Josh, comment te sens-tu ?

C’est tout lui. Son fils aîné est en prison, accusé du plus horrible des crimes, et c’est à moi qu’il propose une séance de thérapie.

– Je vais bien.

Il se penche pour ramasser le journal. Il le pousse vers moi. Juste sous mon nez. Je suis bien forcé de voir les deux photos, Max et moi, côte à côte.

– Tu es d’accord avec ce qu’ils disent là-dedans ?

Je jette un coup d’œil vers les gros titres.

– Que c’est ma faute, c’est ça ? Mais Max n’a rien fait, donc la question ne se pose pas.

Il me fixe droit dans les yeux, comme il sait si bien le faire. Je suis incapable de détourner mon regard.

– D’accord, mais si un jour il commettait quelque chose de grave, que se passerait-il ? Crois-tu que, parce que tu lui as sauvé la vie, tu te sentirais responsable ?

La question essaie de s’insinuer dans mon esprit, mais je l’arrête en chemin. Elle n’a aucune raison d’être. Max n’a rien fait de mal.

– Parce que je t’assure que ce serait absurde, Josh, reprend papa. Il y a une grande différence entre se sentir responsable de ses propres actions, et prendre sur ses épaules la responsabilité d’un acte qu’on n’a pas commis et qu’on ne pouvait ni prévoir ni empêcher. Tu le sais, au moins ?

Je murmure :

– Je pense que oui.

Je replonge la tête dans ce qui me reste de céréales, pour éviter un nouveau débat philosophique avec papa. Je suppose qu’il a raison. Mais pourquoi cette différence dont il parle me semble-t-elle si difficile à concevoir ?

Après le départ de papa et maman, je tourne en rond. Machinalement, je me traîne jusqu’à l’étage, m’assois à mon bureau devant mon moniteur inutile. Je pense à tout ce que je pourrais être en train de faire dans *Genesis Alpha* : explorer, combattre, partir en mission ou arriver au bout d’une quête, bavarder et traîner avec des créatures des quatre coins de la galaxie.

Mais au lieu de tout ça, je suis coincé sur la planète Terre, sans vaisseau spatial à ma disposition. Je m’affale sur le divan devant la télévision, je zappe pendant un moment, mais rien ne me tente vraiment. Je farfouille dans la collection de vidéos, là non plus je ne trouve rien à regarder. Je m’assoupis, je parcours le journal, joue un petit peu avec Clic, et finalement, en désespoir de cause, j’attrape l’aspirateur et fais disparaître presque toutes les traces laissées par le révélateur d’empreintes.

Pendant toute la journée, les appels n’arrêtent pas, mais la sonnerie des téléphones a été coupée et tant que je ne regarde pas la lumière rouge qui clignote sur le répondeur, ça ne me dérange pas. Comme les numéros s’affichent, je peux vérifier si c’est quelqu’un que je connais. Maman appelle une fois, papa deux, pour savoir comment je vais, mais il n’y a toujours rien de nouveau, ou alors ils ne me le disent pas. Quand arrive l’heure de la fin des cours, je n’y tiens plus, j’appelle Frankie. Ses premiers mots sont :

– Wouah ! C’est dingue !

J’entends du bruit autour de lui. Comme un écho. Il doit être en train de traverser le grand hall pour sortir du collège et j’aimerais bien être avec lui. Si je pouvais aller en cours, je me glisserais sur *Genesis Alpha* pendant quelques minutes en utilisant les ordinateurs du CDI. Je pourrais au moins envoyer quelques messages, pour avertir tout le monde que je ne serai pas en ligne pendant plusieurs jours.

– Ici, on ne parle que de Max et toi, poursuit-il, tout le monde pose des tas de questions sur vous.

Je lève les yeux au ciel. Je suis curieux de savoir ce qu’ils disent, mais je ne suis pas sûr d’avoir envie de l’entendre. Alors je change de sujet.

– On m’a dispensé de cours pour l’instant. Je suis coincé à la maison pour quelques jours. La semaine, peut-être. Je ne peux même pas aller à l’entraînement de base-ball...

– Ça craint ! Écoute, si tu veux, je viens te voir. Je serai là dans dix minutes.

– OK, mais passe par-derrrière, au cas où les journalistes traîneraient encore dans le coin. Il y en avait plein la rue hier.

– Ils ne me font pas peur.

Il raccroche et, dix minutes plus tard, la sonnette retentit.

Quand j’ouvre la porte, Frankie me tourne le dos. Il se tord le cou dans tous les sens.

– Aucun journaliste, dit-il d’un air déçu en se glissant à l’intérieur. Ils sont venus au collège aujourd’hui, tu sais. Il y en avait deux qui traînaient devant le portail. Ils nous ont harcelés jusqu’à ce que la principale leur ordonne de se tenir à distance, en les menaçant d’appeler la police. Au fait, elle est venue ici, la police ? Dans les journaux, ils disaient

qu'ils avaient un mandat de perquisition pour fouiller partout.

Je le trouve un peu trop excité. J'ai envie de lui dire de se taire, mais je serre les dents et je réponds par un haussement d'épaules. Je propose :

– On regarde une vidéo ?

– On pourrait passer une heure ou deux sur *Genesis Alpha*, non ?

Parfois, Frankie emprunte l'ordinateur de maman et nous jouons chez moi en réseau.

– Tu as raté une belle bataille, hier, continue-t-il. On a failli ne pas y arriver, mais Ace s'en est sorti à la fin. On s'est fait un super-butin. J'ai eu un *mana* glaive. Il est encore mieux que le tien.

– Wouah ! Super !

– Au fait, pourquoi tu t'es pas connecté ? Tu étais avec la police ? Ils t'ont interrogé et tout ? Toi aussi, t'as des problèmes ?

Je réponds dans un quasi-grognement :

– Bien sûr que non, ils n'ont rien contre moi, mais on ne peut pas jouer. Les flics ont emporté mon ordi et tous ceux de la maison.

– Ils les ont tous pris ? Ça alors !

Frankie se balance d'un pied sur l'autre, il regarde vers l'escalier.

– Je peux, heu... jeter un coup d'œil dans la chambre de Max ?

– Sûrement pas ! Pour quoi faire ?

– Par curiosité. C'est tout. Par curiosité...

– Eh bien, c'est non ! On va dans ma chambre.

Je monte devant lui. Je n'ai déjà plus très envie qu'il soit là. Je pousse la porte de ma chambre, mais Frankie ne me

suit pas. Je me retourne et je le vois, posté dans l'encadrement de la porte de Max.

– Hé! Je t'ai dit de ne pas entrer dans sa chambre!

Il ne m'entend pas. Il regarde autour de lui, bouche bée. La chambre ressemble toujours à un champ de bataille et il y a de la poudre à empreintes partout.

– Dis donc, chuchote-t-il. La police cherchait des empreintes? Qu'est-ce qu'elle voulait savoir? S'il avait amené la fille dans sa chambre? Ça ne s'est pas passé ici, quand même?

Je lui décoche un coup de pied, un vrai. Par réflexe, comme on shoote automatiquement dans un ballon. Il fait un bond en arrière, se plie et se frotte le tibia en grimaçant.

– Oh! Mais qu'est-ce qui te prend? Ça va pas!

– C'est toi qui ne vas pas! dis-je, furieux. Tu parles de Max. Tu te rappelles? Max. Mon frère, le gars avec qui on jouait à *Genesis Alpha* toutes les semaines. Il ne l'a pas fait. Il n'a rien fait de mal.

Frankie bredouille :

– Je voulais juste...

Je serre les poings. J'ai envie qu'il s'en aille. Envie de le traîner dehors, de lui donner des coups de poing dans la figure et de lui hurler de ne plus jamais revenir.

Mais j'en ai marre d'être tout seul depuis ce matin. Si on pouvait arrêter de penser à Max et plutôt parler de *Genesis Alpha*, ou même des cours, ou de n'importe quoi d'autre, tout irait bien. Je ravale ma colère. Pourtant, elle continue de brûler au fond de moi. Je propose de nouveau :

– Viens, on va regarder un DVD.

– Ouais, d'accord, j'arrive.

Il me tourne le dos et se frotte encore le tibia.



Il se déplace d'une façon bizarre, et tout d'un coup j'entends un léger clic.

C'est son téléphone portable.

Il est en train de photographier la chambre de mon frère.